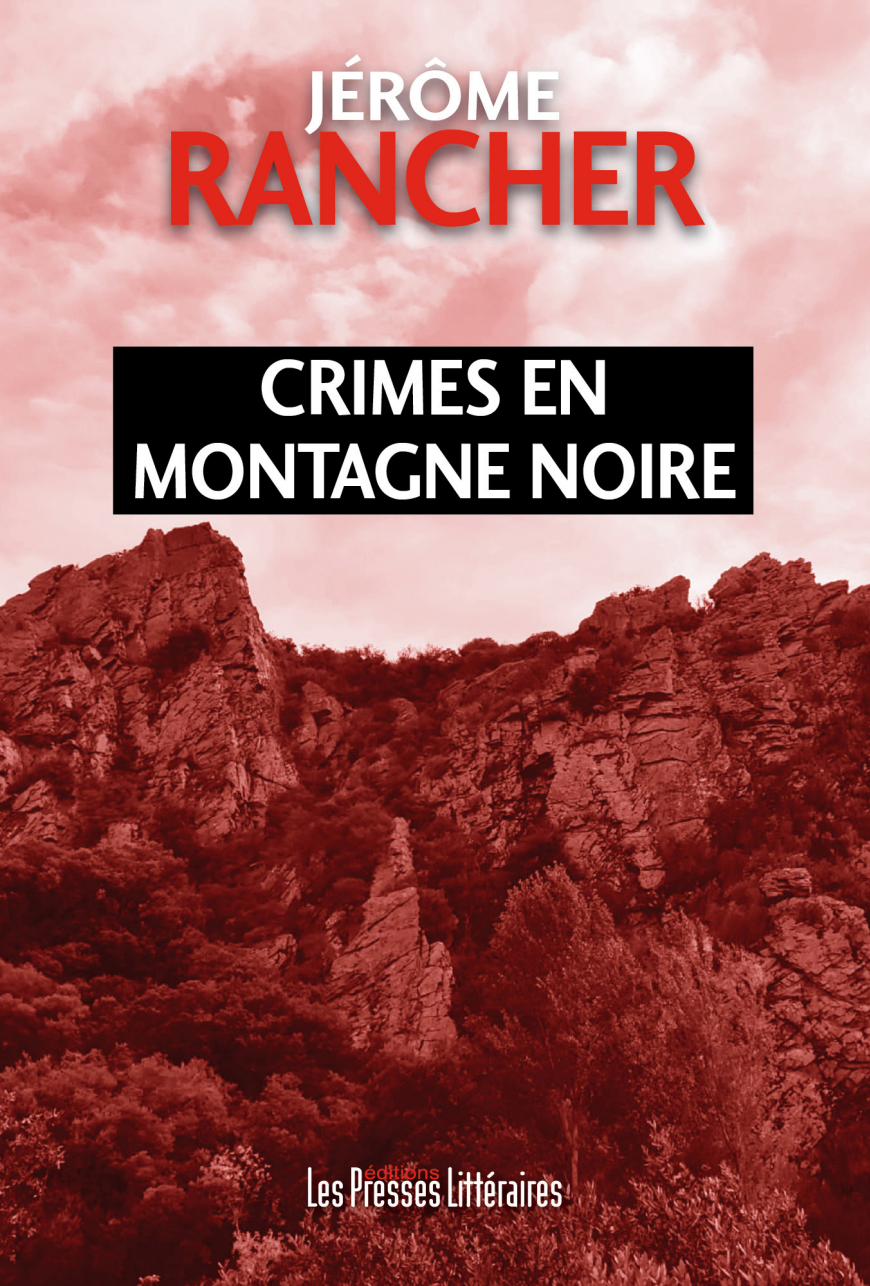




JÉRÔME
RANCHER

**CRIMES EN
MONTAGNE NOIRE**

éditions
Les Presses Littéraires

CRIMES EN
MONTAGNE NOIRE

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtements sur
www.lespresseslitteraires.com

ISBN : 979-10-310-1659-7
© Jérôme Rancher – Les Presses Littéraires, 2025

JÉRÔME RANCHER

CRIMES EN
MONTAGNE NOIRE

Les ^{éditions} Presses Littéraires

I

Il était trois heures du matin en cette nuit du 09 décembre 2008 lorsque le portable d'astreinte retentit.

J'avais du mal à localiser la source du bruit et j'émergeai difficilement malgré le son réglé au maximum de son volume. La veille, j'avais un peu trop forcé sur le whisky sans m'en rendre compte, comme trop souvent, et ce réveil brutal me rappelait ce nouvel abus.

Le développement de cette addiction au single malt écossais s'était fait plutôt insidieusement, depuis le drame qui avait frappé ma vie une dizaine d'années auparavant. Depuis cette date fatidique, le passé me hantait et ma consommation ne cessait d'augmenter, devenant ma seule compagnie tout en me garantissant une fidélité sans faille. Ma préférence allait vers la région du *Speyside* et son joyau, le *Longmorn* âgé de quinze ans, pour lequel mon avidité était sans limite.

Alors que l'écran s'illuminait, je constatai déjà un appel en absence et lorsqu'il sonna une seconde fois, je répondis d'une voix pâteuse :

– Capitaine Roch, j'écoute.

Une voix métallique et nasillarde résonnait dans le combiné :

– Bonjour capitaine, c'est le CIC*, un corps a été découvert à Aragon dans la Montagne Noire de l'Aude. Les techniciens PTS sont déjà sur place.

– Tu as averti mon collègue ? Aragon c'est bien en zone gendarmerie ?

– Affirmatif pour vos deux questions capitaine, mais vu la nature du crime, quand nos collègues militaires ont appelé le parquet, le procureur a saisi d'emblée votre service. Les gendarmes vous attendent pour passer le relais, et leurs TIC ont effectué les premières constatations. Bon courage.

Il raccrocha rapidement, me laissant le portable collé à l'oreille, mais une seconde sonnerie brisa cette situation paralytique et j'identifiai tant bien que mal ce nouvel harceleur.

– Salut Pierre, tu as reçu l'appel du central ? On se retrouve au bureau ?

– Oui Étienne, j'arrive.

J'allai péniblement dans la salle de bains me plonger la tête dans l'eau glacée afin de raviver mes sens et remettre mes neurones en état de marche.

*Glossaire à retrouver en fin d'ouvrage.

Je passai rapidement une chemise froissée et mon complet usagé qui avait fait son temps depuis bien trop longtemps. Je saisi au passage mon PA nonchalamment posé sur la table de nuit, puis le brassard de police et j'enfilai mon imperméable noir. Je n'avais jamais apprécié le traditionnel par-dessus beige, trop démodé et qui n'allait finalement qu'au lieutenant Columbo. Ainsi accoutré de la panoplie traditionnelle d'un OPJ gradé en BC, je quittai mon trois-pièces aussi sombre et exigu que mon état d'esprit.

Mon appartement était situé à proximité du SRPJ de Toulouse dans lequel j'officiais fonctionnellement mais sans en dépendre hiérarchiquement. J'appartenais avec Étienne à une division spéciale appelée en interne les « crimes spéciaux », créée lorsque des affaires criminelles sortaient grandement de l'ordinaire pour ne pas dire hors norme. Ainsi, notre compétence territoriale était nationale et nous ne répondions de nos actions que devant le directeur de la DCPJ exclusivement.

Je logeais alors rue Pierre Salies, à deux pas de l'hôtel de police et j'arrivai sur place au bout de quinze minutes, en ayant fait le trajet à pieds distant d'à peine un kilomètre à vol d'oiseau. J'avais besoin de cette bouffée d'air frais avant que toute ma concentration ne soit focalisée par l'enquête et cette marche je l'effectuai toujours sans prendre

mon temps, mais sans me hâter non plus. Car, après tout, il n'y avait plus d'urgence, la mort venait de frapper une fois de plus, le glas avait sonné pour une personne qui respirait encore quelques instants auparavant et pour qui les ténèbres se refermaient à jamais.

De toute manière, je restais incapable de comprendre pour quelle raison bon nombre de collègues partaient pied au plancher et sirène hurlante pour courir sur un homicide qui avait déjà eu lieu. D'autant plus qu'à la crim, nous n'étions jamais les primo-intervenants et nous arrivions toujours en second rideau afin de prendre la direction des opérations.

Je grimpai rapidement pour rejoindre mon bureau et Étienne m'attendait déjà. Je le soupçonnai même de dormir sur place afin d'être toujours prêt. En tout état de cause et malgré mes doutes, son costume était impeccable, une chemise fraîchement repassée et le nœud de cravate bien en place, quoique trop serré, à la limite de la strangulation.

Il me dévisageait, et prononça vertement :

– Ça va Pierre, tu as une sale gueule ?

– Hum, tu en sais plus ?

– Pas vraiment, j'ai eu la gendarme qui est sur les lieux, c'est elle la responsable jusqu'à notre arrivée. Elle m'a juste précisé que le corps a été découvert par un homme qui promenait son chien avant de

partir au travail. La victime est une femme, entièrement dévêtue, pas de traces de violences apparentes, pas de tache de sang ni aucun vêtement retrouvé. Elle aurait vraisemblablement été transportée à cet endroit mais les TIC n'ont relevé ni traces ni indices pour le moment. Sûrement un crime sexuel étant donné qu'elle est nue, tu ne crois pas ?

J'émis un grognement en guise de réponse tout en observant Étienne. C'était un jeune capitaine de trente-cinq ans promis à une étincelante carrière. Il avait obtenu le concours d'officier de police et s'était rapidement imposé comme un enquêteur hors pair. Sa sagacité et son opiniâtreté l'avaient tout naturellement conduit dans les meilleurs services de PJ, après avoir fait ses gammes et ses preuves au sein du fleuron en la matière, le « 36 » et également à l'OCRVP. En outre, il détenait un master de droit pénal et il s'était aussi permis de réussir l'examen du CAPA. Il aurait pu embrasser directement le métier de commissaire de police mais il adorait être sur le terrain et la fibre judiciaire coulait dans ses veines. Peut-être un héritage, puisque son père s'était illustré durant toute sa carrière menée au « 36 ». Et son fils reprenait le flambeau avec brio.

Du premier jour où nous avons été couplés jusqu'à la création de notre service dédié, j'éprouvais de la satisfaction et même une certaine fierté à l'observer ainsi briller. Notre duo fonctionnait à

merveille et cette entité interne dédiée aux crimes particulièrement violents, sériels ou hors du commun, avait été fondée pour nous et au vu des résultats positifs obtenus mais surtout de l'entente parfaite qui émanait de notre alchimie.

Pour récompenser son savoir-faire mais aussi son savoir-être, le grade de commandant lui serait prochainement attribué, alors que je stagnerai pour toujours avec le même galon, et pourtant, j'avais déjà treize années de plus que lui, la faute à mon caractère belliqueux.

– On verra bien, allez on y va, je te laisse conduire.

Nous circulions au travers d'une nuit froide et noire, sans qu'aucune étoile n'illumine le ciel. Étienne avait juste enclenché le gyrophare afin de bleuir l'obscurité enveloppante. Il savait que j'affectionnais cela, admirer le paysage défilé sur fond azur m'aidait à me concentrer et à me focaliser sur les événements à venir, mais jamais avec le « deux-tons » qui était vraiment trop crispant.

Arrivés sur place, la rubalise délimitait la scène de crime. Les pompiers étaient encore présents, foulant bien trop les lieux. Le promeneur les avait alertés et ces derniers avaient constaté le décès. Même si leur projecteur surpuissant était redoutable d'efficacité et indispensable dans cette obscurité environnante, je les congédiai rapidement après avoir chargé deux

gendarmes de recueillir leur témoignage. Je tenais à ce que plus personne ne piétine les alentours car cela nuirait forcément aux chances de récolter des éléments qui pouvaient s'avérer déterminants.

Après avoir salué tout le monde, dont le médecin légiste qui venait aussi de se stationner en même temps que nous, je l'enjoignis d'emboîter nos pas. Nous suivions l'enquêtrice de la gendarmerie qui nous précédait afin d'emprunter un seul et même itinéraire afin de nous mener devant la dépouille.

Il s'agissait d'une jeune femme nue à la peau diaphane, entre vingt-cinq et trente ans apparemment. Sa beauté était subjuguante et j'en éprouvais un certain malaise. Elle était allongée sur le dos et elle possédait de longs cheveux blonds, remarquablement en ordre et bien peignés. Elle semblait se reposer, apparaissant totalement sereine. Ses bras étaient croisés, de sorte que les mains venaient recouvrir les seins opposés, cependant, ces derniers étaient manquants.

La gendarme intervint alors :

– C'est une mise en scène sordide. Le ou les auteurs ont découpé puis retiré sa poitrine. Les pompiers n'y ont pas touché, ils se sont juste assurés qu'elle était bien morte, même si ça ne faisait aucun doute évidemment mais c'est la procédure.

– Le CIC ne nous a pas informé pour les seins, criais-je.

– Pourtant j'ai rapporté cette information pri-

mordiale au procureur, raison pour laquelle il voulait vous charger de cette affaire. Je n'y suis pour rien si les informations circulent mal chez vous. Vous pouvez y aller docteur, nos TIC ainsi que ceux de la police ont déjà fait toutes les photos et les constatations nécessaires.

Je repris la parole, passablement agacé :

– Attendez, regardez ça, les doigts de la main droite, le majeur et l'annulaire sont rapprochés alors que l'index et l'auriculaire en sont écartés, rejoins par le pouce. Et, ceux de la main gauche sont tous collés ensemble.

– Ah oui, je n'avais pas remarqué, vous pensez que c'est fait exprès, une sorte de signe rituel vous imaginez ou quelque chose dans le style ? Ou plutôt un pur hasard ?

– Trop tôt pour le dire, mais dans ce genre d'affaire je ne crois pas trop au hasard, prenez des clichés de ça et après seulement vous pourrez vous mettre à l'ouvrage docteur.

Le légiste retirait délicatement les mains qui laissaient apercevoir l'absence des seins, tranchés net. Il paraissait circonspect en détaillant les découpes. Il s'arrêta également sur un petit trou d'à peine un centimètre au niveau de la clavicule qui avait été suturé récemment. Il nous désigna également un petit signe gravé derrière l'oreille. Puis il retournait le corps et pour finir renâcla après avoir terminé ses inspections :

– Il n'y a aucune trace de coups visibles et hormis cette infime incision au cou et bien évidemment les seins coupés, rien de suspect, les ablations ont été très bien réalisées d'ailleurs, c'est chirurgical. La marque derrière l'oreille a été gravée avec un objet coupant, c'est une scarification et non un tatouage, ça date de quelque temps au vu des cicatrices. On y voit très clairement les lettres AD entourées d'un cercle. Il n'y a aucune lividité mais une rigidité cadavérique, le corps n'est pas totalement froid alors que la température extérieure est frigorifique. La mort est récente et date de moins de vingt-quatre heures c'est formel. À confirmer par l'autopsie bien entendu, qui déterminera aussi la cause du décès, car là je n'en sais fichtre rien.

– Merci docteur, je vous fais transporter le corps à l'IML pour l'autopsie dans la journée ou demain ? Vous me délivrez le certificat de décès avec obstacle médico-légal, cela va de soi.

Pendant que le médecin acquiesçait, je poursuivais de manière abrupte :

– Et vous avec vos gendarmes, vous n'avez pas retrouvé les seins ? Ni les vêtements ? Des affaires lui appartenant : son sac à main, son téléphone ? Un indice sur son identité, une voiture à proximité ? N'importe quoi ?

– Non, rien, les environs ont été passés au peigne fin, et rien n'a été découvert. Par contre, elle a été déposée là pour qu'on la retrouve aujourd'hui.

Elle est visible depuis la route et on est juste à la sortie du village, c'est un point de passage et un circuit connu pour effectuer des randonnées dans la Montagne Noire, c'est le sentier des capitelles. La seule chose qui pourrait peut-être permettre de l'identifier est ce petit tatouage fait de ces deux lettres dans son cou.

– Si j'ai besoin d'un guide touristique je ferais appel à vous. Je peux vous demander de vous charger de l'enquête de voisinage et de convoquer celui qui a trouvé le cadavre. On l'entendra nous-même. Vous le faites venir dans la brigade la plus proche de son domicile.

– Sans problème, au fait quand j'ai eu le proc au téléphone, il m'a dit qu'il se déplaçait sur les lieux, il ne devrait pas tarder.

Tout en acquiesçant, j'observai la situation. La jeune femme se trouvait à droite du sentier caillouteux, à l'orée de la garrigue propre à ce versant de la montagne à la vue sur la plaine audoise et les Pyrénées. Elle semblait dormir, son corps était parfaitement propre comme si elle sortait de son bain et venait de s'aliter. La mise en scène de sa mort avait forcément une signification, mais pour l'heure aucun élément ne permettait d'établir un semblant de piste, peut être un crime sexuel ou rituel, l'enquête devra le déterminer, mais retrouver le ou les assassins s'avérait d'ores et déjà bien complexe.

Le procureur arrivait et je le reconnaissais avec contentement car je l'avais côtoyé sur des précédentes affaires et j'avais pu apprécier son tempérament. Bien que dans les services à vocation judiciaire, les enquêteurs traitaient la plupart du temps avec la magistrature assise plutôt que celle debout. Les saisines de notre cellule étant par essence criminelles, un juge d'instruction était toujours désigné et les relations avec les parquetiers s'en trouvaient plus épisodiques. Mais, je me souvenais avoir ô combien apprécié la détermination de ce magistrat ainsi que son humanité, de plus en plus rare en ce monde gangrené par les crimes et délits, noircissant toutes les âmes. C'était un jeune substitut qui gardait encore la foi dans le système judiciaire, il me rappelait ma soif de justice quand j'avais débuté dans la police. Même si celle-ci s'effilochait progressivement au fil du temps et des enquêtes entravées par une délinquance toujours plus nombreuse et violente. Mais sa résolution faisait du bien à voir. Et, pour imager mes pensées, il prit le soin de voir tout le monde pour échanger quelques mots. Puis, il posa un regard navré sur la victime, tout en discutant quelques instants avec le médecin et la gendarme. Il vint alors me retrouver :

– Bonsoir capitaine, encore une sale affaire ! Vous prenez la direction des opérations évidemment et je vous laisse œuvrer pendant les huit jours

de l'enquête de flagrance, on part sur un assassinat. Passé ce délai dont vous me tiendrez informé quotidiennement, je solliciterai une demande d'ouverture d'information auprès du JI afin que vous poursuiviez en CR. À moins que vous ne résolviez cette affaire avant. Il terminait sa phrase dans un petit rictus plein d'espoir.

Je répliquai à la contraction de sa lippe par une autre grimace, mais davantage sardonique. J'avais beau avoir une réputation d'enquêteur implacable avec un des meilleurs taux d'élucidation, mon côté indiscipliné et solitaire façonnait ma réputation, me créant plus d'écueils que de louanges. Je ne me faisais pas ou peu d'amis, aussi bien parmi mes collègues que dans le milieu de la justice. Je n'avais jamais été doué pour les relations humaines, qu'elles soient amicales, professionnelles ou amoureuses. La justification de mon grade de capitaine acquis à vie sans espoir de promotion venait certainement de ce mauvais caractère. Mais, je m'en accommodais parfaitement, les autres moins.

Ce phénomène s'était gravement accentué depuis la perte dramatique de celle qui avait réussi à m'apprivoiser avant d'être assassinée. Avec elle, j'étais plus dans la normalité, voire sympathique et enjoué, mais je m'étais renfermé comme une huître, devenant froid et austère, à l'image des crimes que l'on me confiait. Ce côté taciturne s'était d'autant

plus intensifié que je n'avais pas pu enquêter sur son assassin, ma hiérarchie et le juge chargé de l'affaire clamaient au conflit d'intérêts. Décision et résultat pitoyables car le meurtrier n'avait jamais été appréhendé et le dossier était parti aux oubliettes, sauf pour moi, qui continuait d'investiguer en secret. J'avais bien quelques amorces de pistes à creuser, des éléments à gratter mais enquêter en solitaire et en cachette représentait des obstacles difficilement surmontables. Depuis lors, je vivais seul, cultivant mon côté acariâtre, en ayant même du mal à me supporter moi-même par certains moments.

Je léguais tout mon temps à la recherche de cette ombre assassine qui me hantait, à mon travail, ainsi qu'au malt d'orge qui étaient finalement mes uniques raisons de survivre.

Tout le monde quittait les lieux et les pompes funèbres une fois réquisitionnées emportèrent le corps, préalablement enveloppé dans une housse à fermeture éclair noire comme la nuit et mon humeur.

Nous laissions derrière nous ces chemins empierrés et ces capitelles d'un autre temps, uniques témoins de l'acte horrible qui s'y était déroulé. Nous reprenions la route pour Toulouse, distant d'une centaine de kilomètres. Habituellement, ces trajets récurrents présentaient toujours l'avantage de pouvoir faire le point sur l'affaire en cours, mais

là en l'occurrence il n'y avait rien à dire, malgré le temps que l'on avait devant nous.

– Tu me déposes chez moi et on se retrouve plus tard, ça nous permettra de dormir un peu et de finir cette nuit qui n'a jamais vraiment commencé.

Il arriva en bas de chez moi et me répondit enfin, comme si je venais de terminer ma phrase, alors que l'intégralité du parcours s'était déroulée dans le silence le plus total.

– Ça marche Pierre, à tout à l'heure.

Je montais péniblement les escaliers, le poids des années et celui des crimes me pesaient. Je faisais tourner la clé dans la serrure et sans allumer la moindre lumière, je me servis à tâtons un café très noir et brûlant, sans sucre, puis je me dirigeai dans la salle de bain prendre une douche et passer une chemise propre mais toujours bien trop plissée.

Je trouvais toujours que l'on ramenait avec soi l'odeur de mort au retour de ces interventions. La cacosmie devait être une atteinte commune à la plupart des flics où la perception métallique du sang mélangeait à la viande froide était permanente et indélogeable au fond du nez. Ça collait à la peau et aux vêtements en un mélange de nuances olfactives indescriptibles mais bien présentes, une sorte de fragrance morbide irrespirable.

Je m'essayai lourdement tout en regardant la fumée se dégager du café que je n'avais pas touché.

Je souhaitai que ses effluves parviennent à masquer l'imprégnation de mort que j'avais dans les fosses nasales. Et je repensais à ces années passées, à ma femme qui était la raison pour laquelle je me retrouvais maintenant et pour toujours dans la ville rose. J'étais pourtant en poste au « 36 » quand je fus dépêché ici pour une série de crimes atroces. Notre rencontre fut le fruit du hasard place du capitole et nous ne nous étions plus quittés. Ce petit logement était à l'époque un cocon plein de joie, de vie et d'avenir que nous avions acheté ensemble, mais à sa mort, il était devenu tout comme moi, une coquille bien vide.

II

Je retrouvais Étienne à onze heures, calé devant son ordinateur en train de taper fiévreusement sur son clavier. Il avait déjà entamé la procédure et rédigé le PV de saisine ainsi que celui du transport et des premières constatations. Il adorait cette partie manuscrite aussi bien que celle de terrain. Il représentait vraiment un atout monumental pour l'administration.

– Merde Étienne, tu n'es pas rentré ?

– Non, j'ai préféré avancer le boulot. Deux choses : l'autopsie est à quinze heures et le patron veut nous voir dans son bureau.

– Oh joie ! La voix de son maître. Allons-y.

Le commissaire divisionnaire nous attendait impatiemment, fulminant sur son siège et lorsqu'il nous vit, il maugréa en bondissant :

– Alors Pierre, c'est quoi encore cette histoire tordue, bordel !

– Bonjour à toi aussi. L'autopsie est tout à

l'heure, elle va parler. Pour le moment, rien, aucune piste et pas d'éléments à se mettre sous la dent.

– Mais c'est qui cette fille ? Elle sort d'où ? Il y a bien quelque chose qui permette de l'identifier, vous avez fait les comparaisons avec les fichiers ?

– Oui, soufflais-je passablement agacé. Les gendarmes ont prélevé ses empreintes et son ADN, on attend les retours FNAEG et FAED.

– Il faut me résoudre cette affaire au plus vite, j'ai déjà des appels d'au-dessus me demandant les avancées, voir des résultats ! Mais pourquoi avoir coupé ses seins ? Ce crime va faire les choux gras de la presse si ils ont vent de cette histoire qui va défrayer la chronique.

– Oh c'est ta partie ça ! Mais rien ne doit fuiter, à toi d'y veiller. Ça serait préjudiciable pour l'enquête tu le sais, pas un mot ne doit filtrer. Pour le reste je sais ce que j'ai à faire. Et, tous les chefs m'horripilent, bientôt ils demanderont d'arrêter l'auteur avant qu'il ne passe à l'acte !

– Arrête de faire ton rabat-joie, tu sais comment ça marche. Et puis déjà, au sein du « 36 », c'était ta spécialité ces affaires criminelles inhabituelles. Toi et Étienne êtes devenus les spécialistes de ce genre de crimes malsains et toujours plus ténébreux. D'ailleurs, votre cellule « crimes spéciaux » a été créée uniquement pour ça et je sais que je n'ai pas d'ordres à vous donner mais ce meurtre a eu lieu

dans ma région. Et vous deux, vous êtes dans mes locaux alors j'attends de vous que ça aboutisse et vite. Par contre, comme à l'accoutumée, si il te faut du renfort ou si ça devient trop tortueux, je vous assignerai un groupe d'enquête que tu dirigeras bien sûr, sans compter les appuis que tu peux obtenir de Paris.

– Ouais mais tu l'as bien dit et je veux que ça continue comme ça, j'affectionne ces affaires qui paraissent insolubles mais toujours sombres. Ainsi, à chaque fois je me rends un peu plus compte de la cruauté de l'homme et je vois que l'âme humaine peut repousser sa noirceur toujours plus loin, à l'infini certainement. Depuis plus de deux ans maintenant, j'ai l'habitude de bosser avec Étienne et je ne veux pas que ça change, mais tu as raison demande au moins à quelques-uns de tes gars de s'occuper de la téléphonie, ça nous soulagera.

Il me dévisageait avec circonspection et nous prenions congé de celui qui restait un supérieur et le responsable de toute la PJ en Occitanie. Mais, il avait trop tendance à oublier comment fonctionnait une enquête, plus obnubilé par ses statistiques et son avancement, qui allaient toujours de pair.

C'était dramatique de voir la tournure qu'avaient pris nos chemins, alors communs lors de nos débuts au « 36 ». Nous étions deux lieutenants aux dents longues qui furent projetés ensemble depuis

la capitale pour enquêter sur ce *serial killer* hors norme qui sévissait dans les départements du sud de la France vers la fin des années quatre-vingt-dix. Malheureusement, sa septième et dernière proie fut ma femme. Du coup, j'avais été écarté du dossier et bien que lui l'avait poursuivi sans relâche, il s'était lassé devant l'absence de suspect.

Nos routes avaient alors bifurqué mais pas géographiquement puisque nous étions restés à Toulouse, sauf que lui avait gravi les échelons et grimpé vers les sommets, alors que moi, je sombrai toujours plus bas dans les abîmes, rongé de l'intérieur et bloqué dans le passé. Il vivait pour l'avenir, visant toujours plus haut et il y parvenait, la preuve étant que le poste de commissaire général lui serait attribué. Mais, depuis, il n'avait plus mené d'enquêtes, le terrain devenait un vague souvenir pour lui, préférant se laisser happer par ces postes de gestion de personnel, démontrant que c'était bien les chiffres qui commandaient aux hommes maintenant. Les taux d'élucidations devaient être toujours en hausse, alors que les infractions devaient être en baisse. Cette théorie faisait la part belle aux couleurs rouges et vertes imprimées sur des diagrammes, *slides* et autres statistiques, oubliant les victimes dans leur doctrine pernicieuse. N'hésitant pas à gonfler leur rapport, avec quelques faits supplémentaires pour les auteurs lorsqu'ils étaient ap-

préhendés, et peu importait s'ils avaient commis tous les faits reprochés.

Nous l'entendions pester au travers de sa porte et émettions un sourire complice devant son avidité malséante.

Nous étions devant l'hôpital pour la nécropsie avec le médecin chef qui nous attendait un sandwich à la main. Le ML était un homme d'une soixante d'années, au professionnalisme irréprochable, mais sa tendance à la logorrhée devenait assez vite fatigante, heureusement celle-ci parvenait à s'atténuer lorsqu'il avait la bouche pleine. Son colossal embonpoint prouvait d'ailleurs que c'était le cas à tout moment de la journée, fort heureusement pour ses interlocuteurs. Il passait son temps à engloutir toutes sortes d'en-cas salés et sucrés, en dehors et pendant les examens, ne s'interrompant qu'aux moments des repas pour aller se restaurer avec des plats chauds. J'avais souvent eu affaire à lui, c'était un professeur émérite et excessivement aguerri. Nous nous étions retrouvés des dizaines de fois ici à procéder aux mêmes actes. Son expérience était une ressource non seulement inépuisable, mais surtout fondamentale pour un OPJ. Et puis, il avait l'avantage d'avoir vu toutes les façons possibles de mourir, plus rien ne le surprenait ni ne le mettait en défaut. Les cadavres lui livraient toujours leur plus

profond secret, lui dévoilant les causes et les modalités de leur décès.

Malgré tout, c'était à lui tout seul un vrai cliché, une image d'Épinal de la médecine de la violence. Rien ne pouvait le toucher, il avait tout connu durant sa longue carrière, et les meurtres sordides n'avaient plus aucune emprise sur lui.

J'étais véritablement admiratif de ce métier, les ML parvenaient à remonter le temps, ils reconstituaient le pourquoi du comment. Ils étaient un rouage non seulement indispensable, mais surtout primordial dans l'enquête judiciaire.

Nous pénétrions dans la salle d'examen, la jeune femme était sur le dos, étendue sur la table en métal. L'odeur de viande froide était toujours la même dans ces endroits, un mélange caractéristique de composés organiques et de produits médicaux, le tout dans une atmosphère aseptisée à l'extrême, et toujours glaciale. Mais je la trouvais toujours belle, comme si dans un souvenir évanescent, je la reconnaissais et ça me déroutait.

L'examen externe débutait par une description minutieuse du corps, le médecin signalait que le visage et le corps avaient été nettoyés, avec probablement un produit désinfectant. Ainsi s'expliquait le fait qu'aucune trace d'ADN, ni même la plus infime empreinte n'ai pu être détectée. Il n'y avait

aucune autre lésion apparente que l'incision à la base du cou et la découpe de la poitrine. Ainsi que le minuscule idéogramme d'à peine quelques centimètres, gravé sur la peau. Il s'agissait d'un petit tatouage scarifié derrière l'oreille gauche, les lettres majuscules A et D entourées d'un cercle, dessinées par les cicatrices en relief.

Étienne photographiait chaque étape de l'autopsie, mais il mitraillait particulièrement les deux amputations et le symbole.

Les orifices naturels étaient également inspectés, mais de même que les incisions de la peau au scalpel que le médecin pratiquait sur tout le corps, ils ne démontraient aucune ecchymose profonde, ni rien de suspect ou d'anormal. Sauf qu'il constatait très vite l'absence de sang dans le corps, et il déclarait goguenard :

– Ça, c'est pas banal, il y a eu une phlébotomie complète ! Votre tueur est peut-être un vampire ! Ou plus probablement un thanatopracteur, car ce que nous avons devant les yeux correspond bien aux rites d'un embaumement.

– Comment ça, c'est quoi cette histoire, expliquez-vous docteur.

– Et bien, il n'y a plus une goutte de sang dans le corps, l'exsanguination est absolue et je pense à une thanatopraxie car c'est du formol qui coule dans ses veines désormais, comme lorsque ces soins de

conservation sont pratiqués. Ce liquide possède des facultés antiseptiques et de préservation, il permet de ralentir fortement le processus de putréfaction. Voilà l'explication du trou recousu à la clavicule, ça permet d'accéder à l'artère carotide et la veine jugulaire. Tout le sang a été aspiré et remplacé par le liquide formolé à partir de cet endroit.

– Mais enfin, pour quoi faire ?

Il haussait les épaules et répondait dubitativement :

– Il peut y avoir plusieurs raisons, afin que son aspect soit le plus esthétique possible, et c'est vrai que quand on la regarde, elle est magnifique cette femme, son corps est harmonieux, sans défaut mis à part ce petit tatouage, sa peau est parfaite, enfin presque, car sans poitrine elle perd de son charme c'est évident. Mais regardez là, on ne dirait pas qu'elle est morte, sa carnation est toujours rosée, son grain de peau est lisse et régulier. Et ça explique pourquoi il n'y avait pas de lividités cadavériques. Celles-ci sont causées par la migration de l'hémoglobine avec la gravité, donnant ces nuances rougeâtres que l'on constate habituellement sur la peau et qui permettent de dater approximativement le décès. Du coup, pas de sang, pas de taches de position sur la peau.

Après, il y a une autre théorie plausible à cette pratique, ça a pu être fait pour faire disparaître des produits qui étaient dans le sang.

– D'accord, je note, mais alors pour la date et l'heure du décès, récentes ou pas tant que ça ?

– Oui récentes sans aucun doute, les lividités sont une indication parmi d'autres. Ces yeux étaient fermés mais sa cornée ne s'est pas encore opacifiée, ce qui indique une mort de moins de vingt-quatre heures. J'ai d'ailleurs mesuré la concentration de potassium dans le corps vitré de l'œil, ce qui confirme cette première déduction. Après, la rigidité cadavérique en est une autre, et cet enraidissement progressif de la musculature est en train de s'estomper, donc la mort a plus de douze heures. D'autre part, la température rectale indique vingt degrés et un cadavre perd à peu près un degré par heure, donc les faits remonteraient à environ dix-sept heures. Mais, grâce au nomogramme de Henssge, qui prend en compte la température ambiante, le poids de la personne, et surtout l'environnement lors de la découverte, je peux vous affirmer qu'avec toutes ces données, l'heure du décès se situe entre dix heures et midi la veille. Bien sûr le reste des analyses vont confirmer ou infirmer ces abaquages sur l'heure du crime, mais je suis certain que cela corroborera cette datation.

– Très bien, mais restez succinct dans vos conclusions et évitez les termes savants. Bon, c'est déjà une avancée précise, la mort date donc du huit décembre dans la matinée, parfait. Poursuivez je vous en prie docteur.

Alors que le médecin croquait à pleines dents dans son jambon beurre, il s'attaquait aux entrailles de la victime en ouvrant son thorax, puis son abdomen, afin d'examiner viscères et organes.

Mais une stupéfaction d'horreur nous envahit tous et nous demeurions stoïques et sans voix devant l'apparition d'un fœtus. Le praticien mâchouillait difficilement mais il s'exclama la bouche pleine :

– Eh bien, avec votre cliente, on va de Charybde en Scylla ! Alors la capitaine, je sais qu'on vous attribue toujours les enquêtes les plus retorses, mais celle-ci, je la place au-dessus du panier. Voilà que cette malheureuse était enceinte, et une grossesse récente car l'étape embryonnaire vient d'être franchie depuis peu de temps au vu de la taille du produit de la conception. Je pratiquerai un EFP pour déterminer les causes du décès. Par contre, je rencontre un souci supplémentaire et pas des moindres parce que lors de l'examen génito-anal que j'avais fait, le TV a démontré que l'hymen était bien en place...

– Pfff, soufflai-je en étant abasourdi. Qu'est-ce que vous voulez dire doc, c'est l'immaculée conception que l'on a devant les yeux ?

– Je ne sais pas, c'est vous le flic, pas moi. En tout cas c'est la boîte de Pandore celle-ci ! Je livre mes constatations c'est tout, je confirmerai ça mais oui il semble bien qu'elle soit vierge et un fœtus

est bien là ! En résumé, vous avez du pain sur la planche avec elle. On voit vraiment de ces tarés dans votre métier !

Étienne avait beau paraître écoeuré, il prenait toujours un maximum de clichés numériques, de façon frénétique, presque dérangeante, mais il me gratifia d'un triste regard tout en murmurant :

– C'est quoi tout ça ? Je ne comprends rien à rien. Comment peut-on faire ça ? Tu crois qu'un être humain est capable de faire de telles atrocités ? Ça rime à quoi ?

Mon silence se montrait plus éloquent qu'une simple réponse affirmative, mais au vu des éléments qui s'amoncelaient, je n'avais de toute façon rien à dire. Je n'avais aucune idée ni aucune compréhension de la situation pour le moment. Tout cela paraissait trop nébuleux.

L'adjoint du ML retirait et pesait tous les organes, dans le but de procéder à des études macroscopiques. Le fœtus qui tenait dans la paume d'une main était lui aussi mesuré, sa taille de douze centimètres et son poids de cent vingt grammes correspondaient approximativement à la seizième semaine de grossesse.

Les docteurs prélevaient sur la mère de la peau, de l'urine, de la bile, des muscles, mais aussi des bouts d'os. De même, le bol gastrique était récupéré, il

s'agissait du contenu de son estomac, qui indiquerait les derniers aliments ingurgités. L'ensemble de ces études permettraient peut-être de donner des indications devant ce mystère qui ne faisait que s'épaissir.

Nous étions tirés violemment de notre torpeur par un bruit strident et métallique. Le ML avait saisi une petite disqueuse et s'attaquait à la découpe du crâne de la jeune femme. Une fois la calotte retirée, il mordait dans le dernier morceau de son sandwich tout en veillant à ne pas faire tomber malencontreusement quelques miettes sur le cerveau ainsi mis à nu. Ce dernier était retiré de son logement, lui aussi pesé et analysé, mais ce qu'il en ressortait déjà comme une évidence était que là aussi aucun coup n'était visible.

Chaque morceau prélevé était envoyé au médecin anatomopathologiste, puis une fois toutes les analyses finies, tous ces prélèvements et organes encore enveloppés dans les sachets scellés, cerveau compris, seraient replacés pêle-mêle dans l'abdomen, puis la peau serait recousue, refermant ainsi tous ces outrages éhontément pratiqués.

— Bon, nous avons terminé, dès que j'ai les retours des examens, je vous adresserai mon rapport. Pour le moment je ne sais pas ce qui l'a tuée, probablement un empoisonnement, ou plus vraisemblablement un arrêt cardiaque.

Nous quitions l'hôpital, chancelants et écoeurés autant que désœuvrés au vu de ces découvertes funestes. La défunte reposait désormais dans une chambre froide, en attente d'un permis d'inhumer en direction de sa dernière demeure, sous terre, avec son enfant qu'elle conserverait auprès d'elle pour l'éternité. Cependant, leur mort n'avait pour l'heure, aucune cause apparente et de nombreux mystères planaient encore sur cette double tuerie.